

Guillaume de Humboldt et la Langue Basque

KOLDO MITXELENA

1. On aurait pu croire, lorsque Guillaume de Humboldt a commencé à s'intéresser à la langue basque, que ce n'était qu'un banal fait divers. Cette initiation s'est montrée cependant lourde de conséquences du fait surtout que Humboldt a fait presque en même temps la connaissance du pays. L'histoire est trop bien connue: il serait donc inutile de s'attarder ici sur les détails¹.

C'est à Paris, sous les apparences d'un contre-coup du projet qu'il mûrissait déjà de voyager en Espagne, qu'il commença son initiation à la langue avec les matériaux qu'il pouvait se procurer sur place. Ce n'étaient pas exactement des moyens de fortune, puisque, en fait de grammaires et de dictionnaires, il y a trouva les ouvrages d'Oihenart et de Larramendi, ainsi que la *Gramatica escuaraz eta francesez* (1741) du notaire Harriet². Ce n'était quand même pas assez, ainsi qu'il s'en rendait bien compte. Et, avant tout, bien que pour des raisons fort différentes de celles qui auraient mû un Schleicher, il voulait apprendre la langue dans son cadre naturel.

Le passage rapide à travers le Pays basque, à l'occasion de son voyage de Bayonne à Madrid en automne 1799, ne fit que raviver son désir d'y revenir. C'est ainsi que, après avoir poursuivi ses études à Paris pendant l'année suivante, il y séjourna deux mois en 1801, entouré de prévenances³. Il en profita pour obtenir tous les renseignements possibles, non seulement sur la langue, qui restait pourtant au centre de ses

(1) Voir, par exemple, Farinelli (1924), nouvelle version, augmentée, de son "saggio giovanile" de 1898, "obstinément oublié en Allemagne" selon l'auteur; cf. aussi Garate (1946). La traduction espagnole des *Tagebücher* et *Reiseskizzen*, commencée déjà par Miguel de Unamuno en 1889, a paru dans la *Revue Internationale des Etudes Basques* (=RIEB), à partir de 1923. Dans ce qui suit, nous utilisons, à côté d'autres sources dont on trouvera ci-dessous l'indication, les *Gesammelte Schriften de Humboldt* (=GS) publiées à Berlin par Albert Leitzmann. On y joindra Garate (1933), où l'on trouve la traduction espagnole de plusieurs travaux de Humboldt alors inédits: le nom de ce savant dévoué qui, n'étant pas linguiste, a fait plus que personne pour divulguer l'oeuvre de G. de Humboldt parmi les lecteurs de langue espagnole, mérite d'être mis en relief. Il n'y a, malheureusement, aucune histoire des études basques auquel on puisse renvoyer le lecteur. On peut toute fois puiser quelques renseignements dans notre *Historia de la literatura vasca*, Madrid, 1960, ou dans celle, beaucoup plus riche, de L. Villasante, Bilbao, 1961.

(2) Il possédait aussi un *Essai d'une grammaire de la langue basque* d'un auteur bien connu, Freret, qui demeure inédit.

(3) GS XIII, p. 63 s.: "Nie aber wird man eine stolze Verachtung der Fremden in dem gastfreien Biscaya antreffen. Mit herzlicher und dankbarer Freude werde ich mich immer erinnern, wie freundschaftlich ich bisweilen, ohne alle Empfehlungen, in diesen Landsitzen aufgenommen wurde, wo ich manchmal mehrere Tage mit der Familie verlebte, und mit welcher zuvorkommenden Güte sie mich mit aller Merkwürdigkeiten des Landes bekannt machten".

préoccupations⁴, mais aussi sur autres aspects de la vie du pays: antiquités, moeurs, institutions, économie, littérature populaire⁵. Il a été —qu'il nous soit permis de le dire en passant, puisque nous n'aurons plus l'occasion d'y revenir— l'observateur étranger le plus averti qui se soit jamais penché sur cette réalité qu'on appelle le Pays basque, et ceci dans un des grands tournants de l'histoire. Ce n'est pas sans éprouver quelque gêne qu'un basque peut transcrire maints passages de la description qu'il en a donnée. Il suffira donc de dire que Humboldt, en tant que conservateur éclairé —ou, si l'ont veut, en tant que progressiste non révolutionnaire—, trouva quelque chose de tout à fait inattendu dans cette petite contrée qui, enjambant la France post-jacobine et l'Espagne —une Espagne qui, malgré l'alliance française, faisait alors de son mieux pour se retrancher dans ses anciennes positions d'isolement idéologique—, restait passionnément attachée à une tradition séculaire d'autonomie, de stabilité et de liberté: *eine gleich weit von Despotismus und Anarchie entfernte Verfassung* (GS XII, 48).

C'est un fait, regrettable peut-être mais indéniable, que l'étanchéité est la règle, même dans le domaine des sciences humaines, plutôt que la communication. Voici sans doute la raison du fait apparemment étrange que l'héritage presque entier de Humboldt soit échu en partage, semble-t-il, aux linguistes et, jusqu'à un certain degré, aux ethnologues. C'est dommage, car les historiens intéressés au passé du Pays basque auraient pu tirer de son témoignage beaucoup plus qu'ils n'ont su en tirer jusqu'à présent. Et ce témoignage fait autorité parce que, malgré la claire sympathie qu'il portait aux basques, il avait l'esprit trop alerte et le coeur trop sincère pour ne pas déceler et souligner, ce qu'il a fait à plusieurs reprises, les faiblesses, les insuffisances, voire l'irrationalité là où les basques eux-mêmes ne voyaient qu'un ordre parfait, qui allait de soi⁶.

2. Humboldt ne comprenait que trop bien l'effet défavorable qui a toujours eu sur le développement de la linguistique générale la circonstance que la plupart des recherches se rapportent aux langues qui sont de fait, pour des raisons diverses, les plus "importantes": bref, aux grandes langues et à celles qui leur sont apparentées.

(4) D'après une idée qui lui était chère, la langue n'est pas quelque chose de surajouté à la communauté elle en constitue, au contraire, le noyau, le lien essentiel. C'est surtout par la langue que "alle Vasken eine Nation ausmachen". Cf. GS VI, 1, p. 126: "die Vertheilung des Menschengeschlechts nach Nationen ist nur seine Vertheilung nach Sprachen".

(5) GS VII, 1, p. 207 (légendes d'Hercule, Héro et Léandre, le récit du "Hammelschen Rattenfänger", etc.): "Wir finden in der Erzählungen von Nationen, welche gar keine Schrift besitzen, einen Gebrauch der Sprache, eine Art des Styles, welchen man es ansieht, dass sie gewiss nur mit kleinen Veränderungen von Erzähler zu Erzähler übergegangen [sind]... Unter den Vasken gehen noch heute solche unaufgezeichnet bleibenden Märchen herum, die, zum sichtbaren Beweise, dass auch und ganz vorzüglich die äussere Form dabei beachtet wird, nach der Versicherung der Eingebornen allen ihren Reiz und natürliche Grazie durch Übertragung in das Spanische verlieren. Das Volk ist ihnen dergestalt ergeben, dass sie ihrem Inhalte nach in verschiedenen Classen getheilt werden".

(6) On ne peut ne pas rapprocher le témoignage de Humboldt de la description que George L. Steer a laissée d'une partie du Pays basque en 1936-37. Chez l'allemand, l'intérêt linguistique primait sur tout autre ("mein Hauptaugenmerk bei dieser Reise war die Sprache"), tandis que l'anglais était un observateur politique ou plutôt militaire. N'empêche que, chacun de son côté, ils se sont fait un devoir de formuler des critiques envers tout ce qui, dans le pays où ils séjournaient, leur paraissait naïf, branlant et voué à disparaître. L'ironie nonchalante de Steer n'est pas moins acérée que les judicieuses réflexions de Humboldt.

Ceci ne peut que nuire à notre connaissance de l'espèce "langue naturelle", dont certains échantillons, qui en dévoilent tout à la fois la variabilité et l'identité foncière, risquaient et risquent encore de rester inconnus ou mal étudiés. Ce n'était pas seulement le cas des langues de peuplades lointaines: il y en avait d'autres plus proches, telle la basque, parlée dans un coin, pourtant bien connu, de l'Europe. On peut donc aisément comprendre que Humboldt ait jeté son dévolu sur elle, aussitôt qu'il s'est décidé à sortir du cercle étroit malgré son ampleur des langues anciennes et modernes où il restait enfermé.

C'était un monde exotique dans un environnement familier; ce qui était tout autre se trouvait à portée de la main. Il ne faut pas oublier que, quoique la linguistique comparée n'eut pas encore fait les pas décisifs, l'isolement du basque parmi les langues de l'Europe était déjà un fait établi⁷. En outre, il y avait l'espoir, déçu d'ailleurs par l'expérience, de retrouver au Pays basque les traces de croyances et de traditions d'un passé reculé.

Mais, si l'empreinte chrétienne avait réussi chez les basques à effacer ou à cacher l'ancien monde spirituel, Humboldt trouva parmi eux beaucoup de sujets remarquables, en dehors de la langue. Ainsi qu'il écrivait au biscayen Murga en 1801⁸, "il me paraît incontestable que quelque soit le sort qu'aient éprouvé les privilèges des Provinces Basques de l'Espagne, tous les heureux effets que produit le sentiment d'une liberté bien ordonnée et d'une égalité parfaite de droits, se trouvent évidemment exprimés dans le caractère de la nation Biscayenne. La Biscaye est le seul païs que j'aie jamais vu où la culture intellectuelle et morale soit vraiment populaire, où les premières et les dernières classes de la société ne soient pas séparées par une distance pour ainsi dire immense, où l'instruction et les lumières des premières ont pénétré au moins jusqu'à un certain point jusqu'aux dernières et où la bonhomie, la franchise, l'innocente candeur de celles-ci n'est pas devenue étrangère aux premières. C'est là surtout le grand attrait qu'a eu ce païs-là pour moi. On voit là véritablement une nation; la force, le mouvement, même la forme générale du caractère vient de la masse et n'est que cultivé et raffiné par les individus que leur situation personnelle a mis en état de faire des progrès plus rapides. Dans presque tous les autres païs le peuple n'est qu'une masse inerte".

On ne doit pas passer sous silence que le moment était fort favorable. L'essor économique, les efforts de la "Sociedad Bascongada de Amigos del País", l'avant-coureur des sociétés dites "économiques" de l'Espagne éclairée du XVIII^e siècle, pour la diffusion de la culture et du progrès technique donnaient leurs meilleurs fruits vers 1800, au moment même où, après la guerre entre l'Espagne et la Convention

(7) La parenté des langues finno-ougriennes avait déjà été prouvée par Gyármathi en 1799, alors que les travaux de Bopp et Rask, qui allaient fonder sur des bases sûres la linguistique indo-européenne, ne devaient paraître que quelques années plus tard.

(8) J. Garate, *RIEB* 25 (1934), p. 439 s.; cf. aussi *GS* XIII, 1, p. 5, s. Humboldt souligne *expressis verbis* que ces observations ne s'appliquent pas au Pays basque français. La suite de la lettre à Murga démontre, d'ailleurs, qu'il n'était pas trop indulgent à l'égard des français: "C'est surtout le cas en France et si la nation française a toujours manqué d'esprit public, si on a vu régner tour à tour dans ce païs ou une superstition affreuse ou un libertinage d'esprit également pernicieux aux moeurs, si même la plus haute poésie des Français manque souvent de vigueur et de naturel c'est, ce me semble, que ce n'est pas le génie et l'esprit de la masse nationale qui domine en France, mais plutôt les opinions de quelques classes qui en donnant le ton, n'excitent que de faibles imitations dans les autres".

française, réalisations des esprits éclairés, tel le Séminaire Royal de Vergara visité par Humboldt, étaient presque ruinées (cf. Garate 1935).

L'équilibre des institutions basques lui semblait, au cœur de l'agitation qui secouait en Europe les racines mêmes de l'Ancien Régime, aussi heureux que précaire. Il n'entretenait aucune illusion sur les chances de survivance de la langue: il penchait même à croire qu'elle ne serait plus, en 1900, qu'un souvenir conservé par l'écriture. Cette disparition à brève échéance, que l'histoire dément encore en 1972, lui était très pénible. Une langue, même sans les raffinements ajoutés par une littérature importante, est cependant, à son avis, le moule où la pensée d'une collectivité a trouvé son expression la plus caractéristique. Sa mort constitue une perte du patrimoine commun du genre humain, et elle est d'autant plus douloureuse que nous nous refusons toujours à croire que les peuples et les langues, à l'encontre des individus, sont destinés à mourir. En tout cas, Humboldt, incapable de prévenir la disparition de la langue basque, pouvait quand même essayer d'en laisser le portrait.

3. Humboldt n'a jamais eu, il l'avouait volontiers, une connaissance suffisante de la langue parlée, c'est-à-dire, une maîtrise comparable à celle que H. Schuchardt en a acquis, surtout pendant son séjour à Sare. On en trouve la preuve la plus sûre dans le fait qu'il se plaint à plusieurs reprises que les basques parlent "trop vite": plus exactement, "ils parlent plus vite que n'importe quelle autre nation". Ce n'était pas, somme toute, l'aspect phonologique de la langue que lui tenait à cœur⁹. On se doute bien qu'il restait prisonnier des trompe-l'oeil de la *eye philology*, trait commun d'ailleurs, à quelques exceptions près, à tous les linguistes de son temps et à bien d'autres d'époque plus récente. Toujours est-il que faits phoniques et faits graphiques semblent inextricablement mêlés dans ses écrits, ce qui ne saurait étonner personne si l'on se souvient qu'il a utilisé des textes où à la norme graphique locale, pas toujours la même dans toutes les régions du pays, venaient s'ajouter les influences divergentes de la norme française et de la norme espagnole, qui n'avait pas encore atteint son stade moderne.

Mais quand Humboldt tenait à se renseigner sur quelque chose, il y arrivait coûte que coûte. Les moyens, certes, ne lui manquaient point. Ses principaux informateurs ont été des prêtres¹⁰: Lorenzo de Prestamero sur les antiquités d'Alava, Juan Antonio Moguel¹¹ et Astarloa. Toutefois, du moment qu'on a trait ici avant tout à la structure grammaticale de la langue, c'est le dernier qui a été le guide le plus constant.

(9) Ce n'est pas dire que l'on ne puisse rencontrer dans ses écrits des observations tout à fait justes à propos de faits phonologiques. Il se demande, par exemple, ce qu'est un mot en cette langue, question qui est encore loin d'avoir été tranchée: l'indécision se reflétait, et pour cause, dans la graphie, car on pouvait lire *emanendur* à côté de *emanendut* "je le donneraie". Malgré cette indistinction graphique, *-zur* est, à l'avis de Humboldt, un suffixe, pas un mot autonome: on ne retrouve pas *tz* en commencement de mot dans des cas où la division ne fait pas de doute. Il s'agit, bien entendu, de la doctrine des *Grenzsignale* avant le mot.

(10) On sait bien qu'il n'y avait plus les jésuites. Les effets de leur expulsion, dont les esprits éclairés se sont réjouis, sur la culture espagnole ont été douteux, pour n'en pas dire davantage. Humboldt (*GS VI*, p. 134), à propos des langues américaines, a parlé de la "diesem Theile der Sprachkunde höchst verderbliche Begebenheit, die Vertriebung der Jesuiten aus Amerika".

(11) *La historia y geografía de España ilustradas por el idioma vasconce* de Moguel, éd. J. Garate, Bermeo, 1936 (et *Euskera* 16-17, 1935-36), écrit à l'instigation de Hervás y Panduro, nous est parvenue grâce à la copie, envoyée par l'auteur, que Humboldt avait gardée.

Pedro Pablo Astarloa (1752-1806), de Durango en Biscaye, était un de ces esprits ambigus qu'on rencontre souvent au carrefour de cultures diverses et au moment des grands renversements. Fort intelligent, pas trop cultivé (il semble que, en fait de langues, il ne connaissait, en dehors du basque et de l'espagnol, que le latin et le français), épris de raison et de système, Astarloa, élevé sans doute dans la tradition espagnole, avait lu pas mal d'ouvrages publiés ailleurs. Il était parvenu, tout en mettant à profit des idées d'origine diverse, à bâtir un système personnel qui visait à expliquer la langue basque tout entière depuis les sons, dont il a donné des descriptions exactes, jusqu'à la phrase.

C'est un fait que Astarloa, avec un dévouement dont on doit lui savoir gré, mit à la disposition de Humboldt, sans arrière-pensée, le fruit de ses recherches: des manuscrits encore inédits, qui ont sans doute été l'objet de longues explications au cours de leurs entretiens¹². C'est ainsi que, à son retour à Paris, l'allemand se trouva, d'après ses propres paroles, en possession de connaissances sur le basque qu'aucun étranger n'avait jamais possédées. Il se fit un devoir d'en faire part au monde savant: on sait comment il s'est acquitté de cette dette. Soulignons encore que Humboldt n'a négligé aucune occasion de montrer ce qu'il devait à l'enseignement d'Astarloa¹³.

4. Humboldt croyait, selon tous les indices, que n'importe quelle langue doit être étudiée avec une sympathie, si l'on ose dire, froide et distance. Il s'ensuit que, autant il admirait l'attachement des basques à leur langue maternelle, autant il se méfiait des conséquences de cet attachement, susceptible d'y découvrir des perfectionnements inexistantes ou banales. Autrement dit, il acceptait volontiers ce que nos jours on appelle l'intuition linguistique, mais cette intuition n'avait plus cours pour lui lorsqu'il s'agissait de jugements de valeur. Humboldt s'est donc borné à faire état des idées qui étaient à la base de la pensée linguistique d'Astarloa.

Il s'agit avant toute autre chose de la notion de "morphème", explicitée par Baudouin de Courtenay, encore qu'elle ait toujours été présente, quasi sous-entendue dans l'esprit des grammairiens et des honnêtes gens qui se sont occupés du langage. Bref, Astarloa se réclamait, quant à la langue basque tout au moins, d'idées nullement originales, selon lesquelles il était possible de pousser plus loin la segmentation du texte en unités significatives. Au fin fond des choses, le phonème, en tant que porteur de signification propre, s'identifie avec le morphème. Humboldt n'a jamais, que je sache, opposé une fin de non-recevoir à cette conception; il n'a jamais caché non plus qu'elle lui semblait outrancière.

(12) L'œuvre d'Astarloa était alors pratiquement inédite. Ce qu'on en a publié avant et après sa mort porte la charge trop lourde de soucis apologétiques et polémiques. Du *Plan de lenguas*, qui semble avoir été la clef de voûte de son système, il ne nous reste que le résumé rédigé par Humboldt et publié par Garate, *RIEB* 26 (1935), 93-121, trad. espagnole dans *Euskera* 6^e (1961), 247-276.

(13) Que je sache, l'honnêteté intellectuelle de Humboldt n'a été mise en question, et encore sans l'ombre d'un quelconque fondement, qu'une seule fois, dans la lettre écrite en 1854 par le capitaine Duvoisin à Antoine D'Abbadie, l'un des fondateurs de la Société de Linguistique de Paris, qu'on peut lire dans *RIEB* 3 (1909), 375 ss. On y parle du "Prussien frotté de basque" qui entra en communication avec Erro, un disciple assez obscur d'Astarloa. La "proie" qu'il "flairait", c'étaient les manuscrits posthumes d'Astarloa, mais "le loyal Erro" déjoua ses astuces et l'empêcha d'entrer en possession des précieux papiers qui lui avaient été légués. La vérité est tout autre. Nous sommes redevables à Erro de la perte du *Plan de lenguas*, dont nous connaissons le contenu, on vient de le voir, grâce à Humboldt.

Il n'est pas inattendu qu'une idée de cet acabit, quel que soit la génie qu'on ait dépensé à la présenter sous un jour attirant, n'ait été épousée qu'avec de très fortes réserves par quelqu'un qui, comme Humboldt, possédait déjà des connaissances, linguistiques et autres, beaucoup plus étendues et mieux fondées. Ce qui laisse voir la compréhension de la langue que celui-ci avait atteint, c'est plutôt le souci d'*Akribie* qui l'a amené à rejeter, ou tout au moins à mettre entre parenthèses, des opinions que tout le monde, Astarloa y compris, considérait fondées en raison, donc inébranlables¹⁴.

Dans les *Berichtigungen und Zusätze* de 1817, p. 42 s., Humboldt s'est fait l'écho de la *communis opinio* à propos de deux suffixes basques, *-(t)asun* et *-(k)eria*, qui, joints à des adjectifs, expriment la qualité: "Einen äusserst sinnigen Unterschied macht die Vaskische Sprache durch die Endungen *-tasuna*, welche einen Überfluss, einen Vorzug, und *queria* (von *eria*: Krankheit), welche einen Mangel anzeigt. Jede gute Eigenschaft wird nämlich durch *-tasuna*, jede schlechte durch *queria* bezeichnet... Wenn eine Eigenschaft so wohl Vorzug als Mangel seyn kann, so bestimmt die Anhängung der einen oder der andern Endung, in welchem Sinne sie genommen wird... *Umetasuna*: Kindlichkeit, *umequeria*: Kindischeit. Ist endlich ein Fehler durch die Natur entstanden, mithin moralisch Gleichgültig, oder ist er der Zurechnung fähig, so wird im ersten Fall immer *-tasuna*, im letzten *-queria* gebraucht".

On trouve cet avis dans sa source, le *Plan de langues*: "Tassuna zeigt eine gute und dem Subjekt berechnende oder eine üble aber ihm nicht zurechnende Eigenschaft an. Querija allemal eine der Zurechnung fähige... Zoratassuna, locura, die Krankheit. Zoraquerija. Die Verkehrtheit". Mais il s'empresse d'ajouter à ce passage traduit d'Astarloa un commentaire personnel: "Stellen dagegen", suivi de plusieurs exemples tirés d'Axular et du Nouveau Testament (1571) de Lissarrague.

Humboldt a failli voir tout à fait juste. Il aurait vite fait de comprendre s'il s'était aperçu que, bien que *l'immer* ou *allemal* de la règle connaisse force exceptions, ce sont toujours, si l'on peut dire, des exceptions à sens unique: *satsutasun* est l'équivalent de *immunditia*, ἀκαθαρσία; *gogortasun*, celui de *caecitas*, πῶρωσις, etc. Autrement dit, l'on rencontre *-(t)asun* là où la règle faisait prévoir *-(k)eria*; on ne se heurte pas à *-(k)eria* à la place de *-(t)asun*. Selon une notion qui nous est aujourd'hui familière, il suffit d'un trait différentiel pour distinguer les deux termes d'une opposition privative. Dans *chat/chatte*, *mulier/muliercula*, etc., le schéma sous-jacent est tout simplement A/Ax, sans qu'il y ait besoin de surajouter une marque pour arriver à Ay/Ax¹⁵. Malgré la justesse du sens moral commun aux basques au moyen duquel Astarloa essayait d'éblouir l'allemand, il n'y a là qu'un noyau commun, une "Eigenschaft"

(14) Il y a nombre de détails, puisés pourtant dans des sources autorisées, dont Humboldt a contesté l'exactitude. Ainsi lorsque Larramendi dit que la province d'Alava est dénommée *Araba* en basque, il ajoute: "ce ne doit pas être un fait général. Chez Axular... je lis *Alaba berrian*, au pays d'Alava, et c'est ainsi que je l'ai toujours entendu dire". Humboldt ne se trompait pas, mais il n'avait pas non plus entièrement raison. Il n'a entendu que *Alava*, mais c'était dans un contexte espagnol. On lit bien *Alaba-berrian* dans le *Guero* (1643). Il n'empêche que *Araba* existe bel et bien et que cette dénomination est couramment employée en basque, mais seulement dans les régions voisines desquelles Axular était très éloigné.

(15) La notation est celle employée par Martín S. Ruipérez, *Estructura del sistema de aspectos y tiempos del verbo griego antiguo*, Salamanca, 1954, p. 17.

tout court, qui suffit à épuiser l'ensemble des notes de *-(t)asun*; *-(k)eria* y ajoute une nuance péjorative (au sens moral, esthétique, pratique ou autre). Un texte tel que celui d'Axular, p. 41, où *ignauia* est traduit par deux mots à peu près synonymes, *nagitasun* et *alferkeria*, en fait foi¹⁶.

5. Afin de juger à leur juste valeur les idées de Humboldt sur la langue basque, idées qui se trouvent souvent éparpillées au petit bonheur dans des écrits très différents, il faudrait en séparer au préalable ce qui n'est que l'écho de l'enseignement d'Astarloa.

Il semble bien que Humboldt tenait beaucoup plus à la morphologie qu'à la syntaxe proprement dite, surtout si l'on se rapporte au sens envahissant que ce mot a acquis de nos jours. C'est dire que, pour autant que ses notes basques permettent d'en juger, il s'intéressait plutôt à des faits de surface qu'à la structure profonde. Dans ses propres mots, "il n'y a que deux domaines de la grammaire basque qui exigent une analyse poussée: 1. L'expression des rapports dans la déclinaison, et 2. la formation du verbe auxiliaire" (Garate 1933: 164)¹⁷.

Quant à la déclinaison basque, "il y en a deux classes, dont l'une est pourvue de l'article, et l'autre où l'article est absent. Larramendi croit que cette dernière n'est employée qu'avec les noms propres, mais il a fait fausse route: on l'emploie avec n'importe quel nom, ainsi que Astarloa le dit expressément dans ses cahiers. La présence ou l'absence de l'article, voilà la seule différence qui existe entre elles; toute autre variation n'est imputable qu'à un souci d'euphonie" (Garate 1933: 169)¹⁸.

Et ne sera pas inutile de remarquer que, en basque, l'expression ouverte du nombre est solidaire de la détermination, c'est-à-dire que c'est uniquement le nom pourvu d'article (ou, ce qui revient au même, suivi d'un démonstratif) qui porte en soi l'expression du nombre, tant singulier que pluriel. Il faudrait ajouter, afin que la découverte des deux déclinaisons ne perde pas toute valeur, que, par suite d'un procès évolutif, très avancé déjà dans les premiers textes et qui s'est poursuivi jusqu'à nos jours, la forme déterminée (cf. le *status emphaticus* du syriaque) a presque évincé l'indéterminée, sauf dans un nombre fort limité de contextes. Le témoignage de Humboldt démontre donc que Astarloa avait déjà constaté cette distinction dont la découverte, sans doute indépendante, est attribuée d'habitude à l'abbé J.-P. Darrigol, *Dissertation critique et apologétique sur la langue basque*, Bayonne 1827.

Passons au verbe. "Pour parvenir à la possession matérielle d'une langue, écrit

(16) Il est évidemment possible qu'un adjectif dont la connotation est normalement positive se présente affublé du suffixe *-(k)eria*. Il existe, certes, *garbikeria* "purisme" à côté de *garbitasun* "propreté", mais, en tout état de cause, le premier mot ne paraîtra que dans la bouche ou la plume de gens qui vomissent le purisme.

(17) A son avis (ibid., p. 161), il n'y a pas à proprement parler de verbes basques qu'on puisse mettre à côté de verbes allemands, par exemple. Il n'existe qu'un auxiliaire comparable à l'angl. *to do*. Cette affirmation doit être nuancée: il y a d'un côté des verbes forts, si restreint soit leur nombre, d'un emploi très fréquent (*do* "il va", *dakar* "il l'apporte", etc.), et "le" verbe auxiliaire, ce qui est surtout clair du point de vue diachronique, n'est que le résultat de la confluence de plusieurs radicaux verbaux (*-iza*, *-di*, *-du*, *-eza*, etc.), très différents tant par l'origine que par la flexion. Quoi qu'il en soit, les grammaires basques modernes parlent de deux verbes auxiliaires, transitif et intransitif.

(18) Il vient de signaler (p. 164) qu'il n'y a rien en basque qui corresponde aux différents types de déclinaison des langues indo-européennes: il n'y en a qu'une, toujours la même, quel que soit le thème nominal ou pronominal.

Humboldt (Garate 1933: 111), il n'y a pas de meilleure façon de s'y prendre que celle purement mécanique: les paradigmes valent donc mieux que les règles. La question se pose d'une tout autre manière lorsqu'il s'agit non plus de la maîtrise pratique, mais de la connaissance analytique". Sous cet aspect, la grammaire de Larramendi, qui se borne à étaler des paradigmes verbaux, d'ailleurs fort complets, ne lui suffisait pas et il restait sur sa soif: il fallait apprendre par coeur, à l'aveuglette, une foule de formes dont le procédé de formation lui échappait. Il avait été frappé par la récurrence un peu partout de certains segments¹⁹; c'est pourtant Astarloa qui en a dévoilé le secret. Il n'y a, au fond, qu'un nombre clos et restreint de formatifs et quelques règles assez simples de combinaison, dont le nombre est tout aussi borné.

Il suffit, par exemple, d'invertir l'ordre des deux derniers segments pour que *diguzu* "vous nous l'avez" devienne *dizugu* "nous vous l'avons"; on a vite fait, en outre, de les identifier avec les pronoms *gu* "nous" et *zu* "vous" (respectueux)". L'identité formelle n'est plus complète, mais les règles, quoique plus complexes, ne sont pas moins précises qui transforment *diguzu*, *dizugu* en leurs corrélats du prétérit: *zenigun* "vous nous l'aviez", *genizun* "nous vous l'avions".

Tout n'est pas dit pour autant. Il y a, ce n'est pas un secret, plusieurs dialectes basques que Humboldt aimait à rapprocher des dialectes du grec ancien. Les formes qu'on vient de citer ne sont pas celles, biscayennes, que Astarloa avait étudiées, qui seraient en l'espèce *deuskuzu*, *deutsugu*, *zeunskun*, et *geuntsun*. Mais le verbe basque, il en était bien conscient, est partout le même, à un isomorphisme près²⁰: il n'y a que la substance de quelques formatifs (surtout radicaux) et la forme de quelques règles (se rapportant à l'ordre des morphèmes: *zakizkit* "soyez-moi" = bisc. *zakidaz*) qui soient différentes.

6. La conception des langues en tant que systèmes qui planent dans le vide des essences abstraites, au-dessus ou au-dessous des individus et des peuples, était étrangère à Humboldt. Bien au contraire, il s'intéressait passionnément aux rapports entre langue et pensée individuelle, entre langue et culture collective. C'est pour cela qu'il ne s'abstenait pas des jugements de valeur: il n'y était, à vrai dire, que trop enclin. On est donc surpris de voir que Humboldt, dérouté si l'on peut dire, n'arrive jamais à une estimation précise de la valeur de la langue basque en tant qu'instrument de la pensée individuelle et collective.

Il en loue l'heureuse concision qui ne nuit aucunement à la clarté, à propos, par exemple, du proverbe 273 d'Oihenart (1657), auquel il faudra revenir ci-dessous: *Idiak erasi beharrean, gurdia* "Au lieu que ce serait au boeuf de se plaindre, c'est la charrette qui fait du bruit". Mais il se plaint aussi, plus d'une fois, de l'enchevêtrement inextricable des signes qui expriment les rapports avec ceux qui expriment les objets eux-mêmes: il y a, à son avis, une certaine lourdeur et gaucherie dans l'expression obligatoire du rapport là-même où celui-ci n'est que casuel et individuel. Ainsi, l'on ne peut dire "ich esse Brot" sans spécifier l'objet, singulier ou pluriel: "ich esse

(19) Cf. Garate (1933: 117): "Aussitôt que je començai à étudier attentivement la grammaire de Larramendi, je fus étonné de retrouver toujours la même lettre comme expression du même rapport".

(20) Le mot est employé ici dans le sens fort, mathématique, du terme.

es, das Brot" (*ogia jaten dut*) [Garate 1933: 157]. Nous trouvons ici *in nuce* l'observation générale qu'il a énoncée quelques années plus tard, dans *Von dem grammatischen Baue der Sprachen* (GS VI, 2, 346): "Verbum und Pronomen sind also die Angeln, um die sich die ganze Sprache bewegt... Je weiter sich das Verbum von dem Begriffe der wahren grammatischen Form entfernt, desto mehr muss das Pronomen sich vordrängen und eine Hauptrolle in dem Sprachbaue spielen. So im Vaskischen, Koptischen und in vielen Amerikanischen Sprachen. Im entgegengesetzten Fall ist es umgekehrt. So in allen Sanskritischen Sprachen". Sur ce point l'avis de Humboldt s'inscrit en faux contre le jugement d'Astarloa, qui voyait dans cette incorporation obligatoire des pronoms dans la forme verbale (qui existe d'ailleurs, à l'état d'ébauche, en espagnol, en gascon, voire en français populaire) le *non plus ultra* du caractère "philosophique" du basque.

7. Nous allons commenter dans ce qui suit, de façon peu systématique, quelques opinions que Humboldt a exprimées à propos de la langue basque. Certaines de ces observations, ne visant que cette langue, ont un intérêt pour ainsi dire intrinsèque. Il y en a d'autres qui, tout en se rapportant au basque, ont une portée plus générale: elles permettent d'entrevoir, comme par transparence, ce qu'il savait et ce qu'il ne savait pas à propos d'autres langues.

Il n'avait, semble-t-il, aucune autre expérience, par exemple, de ce qu'on appelle aujourd'hui la construction ergative. Voici son commentaire au proverbe d'Oihenart qu'on vient de transcrire: "Il n'y aucune possibilité de s'y méprendre, car le basque est la seule langue parmi celles que je connais où l'adjonction d'une simple particule au substantif [il s'agit de *-(e)k* dans *idi-a-k* "le boeuf", *gurdi-a-k* "la charrette"] suffit à dénoter s'il est agent ou patient". Cf. encore: "Une préposition que je ne connais dans aucune autre langue, c'est ce *c* suffixé au nominatif, lorsque le sujet apparaît en tant qu'actif. Dans toutes les autres langues que je connais, c'est le verbe lui-même qui marque la différence entre actif et neutre, mais le basque l'a déjà marquée au préalable dans le sujet, suivi de *c* au cas actif" (Garate 1933: 169). Il s'agit, bien entendu, du sujet d'un verbe transitif: "Der Nominatif erscheint in einer doppelten Gestalt, als Andeutung des Seyns und des Handelns. Das Vaskische bezeichnet ihn in dieser letzteren besonders" (GS VI, 2, 374).

Une autre particularité inconnue ailleurs est ce que Azkue a dénommé "artículo próximo": bsq. *guzti-o-k*, plus "proche", s'oppose à *guzti-a-k* "tous"; *gazte-o-k*, à *gazte-a-k* "les jeunes gens", etc. On y a affaire, tout compte fait, à un rétrécissement au pluriel de l'usage ancien, reconnaissable encore dans quelques parlers modernes, qui pouvait partout opposer *gazte-or* "le (hic) jeune homme", *gizon-ori* "l'homme (iste)", au terme extensif *gazte-a*, *gizon-a* "(ille)" (Garate 1933: 196)²¹. L'arménien classique en fournit un parallèle, qui n'est pas isolé, avec ses trois "articles" (*-s*, *-d*, *-n*) se rapportant, respectivement, à la première, à la seconde et à la troisième personnes,

(21) Dans la langue moderne, *-ok* est toujours exclusif, mais exclusif dans deux sens différents, voire opposés: *euskaldunok* est, suivant la situation, tantôt "nous autres basques", tantôt "vous autres basques", les démonstratifs *hauk* "hi" et *horiek* "isi" s'étant fondus dans une forme commune, tandis que *euskaldunak* est "les basques" *simpliciter*, ni exclusif ni inclusif.

ce qui ne veut nullement dire que les deux usages, basque et arménien, se recouvrent du point de vue descriptif²².

On trouve chez Humboldt des idées dont la paternité est attribuée d'habitude à des auteurs plus récents. Il en est ainsi de l'identification du superlatif basque avec le génitif de pluriel. Schuchardt, dont on se souvient toujours là-dessus, a écrit: "*-en* ist das Suffix des Superlatifs; es scheint auf dem des Gen. Pl. zu beruhen" (1968: 4)²³. Mais Humboldt disait déjà cent ans auparavant: "Cette forme de superlatif est bien, si je ne me trompe pas, un génitif du pluriel: *andi-ena* signifie littéralement "celui des grands", "le grand entre les grands", bref, "le plus grand" (Garate 1933: 172).

On peut en dire autant de la conception de Martinet, controversée par Lafon, d'après laquelle il n'y aurait pas en basque de vrais adjectifs, distincts des substantifs²⁴. Humboldt a souligné maintes fois le caractère flottant des parties du discours en cette langue: "Il n'y a aucune différence entre *substantifs* et *adjectifs*: *bizia* "das Leben" et "der Lebende". On peut dire *gizonago* "plus homme (qu'un autre)" aussi bien que *ederrago* "plus beau" (Garate 1933: 160)²⁵. Ceci revient à dire que les adjectifs, si tant est qu'ils existent en basque, n'ont point de motion (cf., par ex., *voies détournées*), tandis qu'ils possèdent une autonomie qui fait défaut dans une langue comme l'anglais, où l'adjectif (*crooked ways*, etc.) doit être défini en grammaire catégorielle par (*n/n*) *n*, c'est-à-dire, comme quelque chose qui devient un substantif s'il y a un substantif à droite. Humboldt, cependant, allait plus loin en exprimant l'avis fort juste que nombre de mots basques très anciens témoignent d'une complète indifférenciation primitive: *eri* est "malade" et "maladie", *gabe* "manque, privation" et "privé, dénué", etc.²⁶.

La phrase relative a aussi frappé Humboldt: "A côté des participes ordinaires, il y en a d'autres dont je ne connais de pareil dans aucune autre langue. Tout verbe fini peut devenir un participe par la seule adjonction de *-n...*, ce qui permet d'obtenir une concision incroyable" (Garate 1933: 175). Par ce moyen, de *ikusten dute* "id (eum, eam) uident", on tire *ikusten dute-n* "(i) qui uident" ou "(id) quod uident". Il était partisan de l'interprétation locative, que d'autres linguistes ont défendue après lui, selon laquelle *ikusten duten* ne serait que 'dans ce qu'il voient' ou quelque chose dans ce goût-là²⁷.

(22) Au sujet des "articles possessifs" en arm. mod., cf., par ex., A. S. et Dž. A. Garibjan, *Kratkij kurs armjanskogo jazyka*³, Erevan, 1965, p. 51. La langue ancienne tout au moins (type *k'oyr-d im*) pouvait séparer la référence pronominale de la référence locale.

(23) Il ne manque pas de rappeler le type hébreu *šir bašširīm*.

(24) La doctrine de Martinet a été reprise, avec certaines réserves, par G. N'Diaye, *Structure du dialecte basque de Maya*, The Hague-Paris, 1970, p. 122; il y aurait des "substantifs adjectifs", sous-ensemble des substantifs, doués de propriétés particulières.

(25) Garate, p. 160. Il fait aussi mention, p. 195, de la forme comparative de certains verbes: *edertzen da / edertzenago da*. On pourrait rappeler, mais il ne le fait pas, le type indien *pacati / pacati-taram*.

(26) Cf. K. Bouda, *Das transitive und das intransitive Verbum des Baskischen*, Amsterdam, 1933, p. 57: "Es ist hier eben (und das ist vielleicht die wichtigste, bemerkenswerteste Tatsache des Baskischen) durchaus keine Einteilung der Wörter nach Klassen vorhanden..., so dass also *gose...* gleich ist unserem "Hunger, hungrig, hungern"". Les exemples arméniens étudiés par R. Godel ("Homonymie et identité", *Readings in linguistics* II, Chicago 1966, p. 197), *ken* "rancune", "brouillé", *suk* "ombre" "ombragé", ont leur pendant dans basq. *haserre*, *itzala* (*basoko itzala* "l'ombre du bois", *baso itzala* "le bois ombragé", etc.). Il semble donc que, à date ancienne, la transposition n'y était pas dirigée. L'évolution ultérieure s'est plutôt produite dans le sens d'une surdifférenciation.

(27) Le suffixe basque d'inessif est *-(e)n*.

L'interprétation alternative, soutenue peut-être par la majorité des suffrages, y voit plutôt le suffixe *-(r)en* de "génitif", qui est en réalité un suffixe de dérivation qui peut à son tour recevoir l'article et des suffixes de déclinaison (cf. Garate 1933: 173)²⁸. Humboldt fait état, suivant l'enseignement de Harriet, du fait remarquable que ce *-(r)en* peut s'ajouter à lui-même sans borne supérieure. *Norena da hau?* "Cuius est hoc?" peut recevoir une réponse, que le contexte et la situation rendent non-ambigüe, telle que *ene ait-aren-a-ren-a-ren-a*, qui serait en l'espèce "la (maison) du (patron) du (camarade) de mon père", par exemple (Garate 1933: 193)²⁹. Mais Humboldt, loin de s'intéresser au pouvoir récursif de *-(r)en*, n'y a vu qu'un *freak*, un caprice inoffensif et sans lendemain de la langue.

8. Dans certains cercles, le nom de Humboldt a été inséparable de celui de sa *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelt der Vaskischen Sprache* (1821), traduite de bonne heure en français³⁰. Ce n'est nullement, le développement des études linguistiques lui ayant été adverse, le plus actuel de ses ouvrages. Il faut, pourtant, en dire quelque chose.

Pour peu qu'on connaisse l'histoire de la langue basque (pas aussi linéaire, tant s'en faut, qu'elle semble au premier abord), il est difficile d'échapper à la conclusion que cette langue (ou, ce qui revient au même, les langues de la même souche) a dû être parlée jadis dans des domaines beaucoup plus étendus que ceux où elle est attestée, disons, vers le IX^e siècle. Pour des raisons diverses, pas toujours de con aloi, les historiens basques, depuis Garibay et Zaldivia au XVI^e siècle, se sont évertués à prouver ce que Larramendi appellera en 1728 *la antigüedad y universalidad del Bascuense en España*, c'est-à-dire, dans le Péninsule Ibérique.

On a fait si souvent l'historique du problème (Cf. J. Caro Baroja, *Emerita*, surtout 10 (1942), 236-286) qu'il serait inutile d'y revenir. La question mérite pourtant d'être reprise, ne serait-ce que pour souligner le rôle, généralement passé sous silence, qu'y a joué le seul linguiste avant le mot qui, parmi une légion d'historiens, l'a posée de façon très nuancée et à l'aide d'arguments d'ordre avant tout linguistique. Nous parlons d'Andrés de Poça, né à Orduña (Biscaye) vers 1530, mort à Madrid en 1595, dont le livre *De la antigua lengua, poblaciones y comarcas de las Españas* parut à Bilbao en 1587³¹. Ce n'est pas un caprice du hasard s'il doit à un

(28) "Adjectifs possessifs: *gizon-arena* "celui de l'homme". On peut passer outre et en former un nouveau sur le mot qu'on vient de former: *Zure aitaren mutilaren zamaria edo ene aitaren-aren-a* "le cheval du valet de votre père ou bien celui de celui (= du valet) de mon père". Ils peuvent recevoir le suffixe de comparatif: *etxea amarenagoa da aitarena baino* "la maison appartient à la mère plutôt qu'au père". Cf. H. Vogt, *NTS* 5 (1932), 76: "Le génitif d'un mot géorgien peut être le point de départ d'une nouvelle déclinaison". *Jaunaren legea* a été la traduction basque normale de Lc. 2, 23, en v. -gé žžul-s-a upl-is-a-s-a "v zakone gospodnem" (G. A. Klimov, *Sklonenie v kartvel'skix jazykax v sravnitel'no-istoričeskom aspekte*, Moscou, 1962, p. 124), mais le système n'opposerait pas une barrière infranchissable à *lege-an Jauna-ren-ean*. En fait, au moins un poète du XVII^e siècle s'est souvent servi de cette construction.

(29) L'autre suffixe de "génitif", *-ko*, ne possède pas cette propriété. L'exemple (*Burgos-ko-ko-a*) que Humboldt dit avoir emprunté à Harriet semble fauit. "Le (vitrail) de la (cathédrale) de Burgos" serait plutôt *Burgos-ko-a-ren-a*.

(30) La première trad. esp. qui fait autorité est celle de T. de Aranzadi, publiée dans *RIEB* 25-26 (1934-35), tirage à part, Saint-Sébastien, 1935. La plus récente, Madrid, 1959, est due à F. Echebarria.

(31) Il y a une édition récente, celle de A. Rodríguez Herrero: *Antigua lengua de las Españas*, Madrid (Minotauro), 1959.

roumain³², et pour cause, d'être nommé dans l'histoire de la linguistique. On peut lire, en effet, au f. 13 v. de l'ouvrage en question: "De la lengua latina han resultado las generales que ahora se usan en Italia, España, Francia y Valachia".

D'après son propre témoignage, il avait étudié pendant neuf ans à l'Université de Louvain et, ensuite, dix ans à Salamanque où il obtint sa licence en droit en 1570. Rien ne laisse apparaître les raisons qui ont été à l'origine de ce déplacement. Il n'est pas cependant hasardeux de penser que, à l'instar de tant d'autres espagnols, il fut obligé de rentrer au bercaïl en 1559, cette date décisive, qu'on oublie volontiers, de l'histoire culturelle —et de l'histoire tout court— de l'Espagne.

Il possédait, en tout état de cause, une certaine formation scientifique, doublée d'une connaissance pratique de la navigation: il fut professeur à l'école nautique de Saint-Sébastien, où il enseignait en 1583, et publia une *Hydrografia* (1585)³³. Loin de mépriser ses études juridiques, il s'en vantait: il s'intitule "juris consultus Cantaber" et "auogado en el muy noble y leal Señorío de Vizcaya" dans *De la antigua lengua*. On en conserve un rapport, rédigé en 1589 à l'instance de la *Junta* de Biscaye, "pro prisca alumnae suae patriae nobilitate", c'est-à-dire, en défense de la noblesse universelle des biscayens³⁴.

On est surpris du bon sens foncier qui a guidé les considérations linguistiques de Poça, plutôt que de l'éclat et de la nouveauté de ses idées. Contrairement à certains apologistes, il se borne à soutenir que le basque n'est point "moins substantiel et philosophique" que les langues les plus élégantes de l'Europe. Il voit qu'une langue ne peut disparaître d'un pays sans y laisser de nombreuses traces de son ancienne présence: "assi como ahora nuestros españoles en las Indias, sin embargo de su lengua castellana, todavia nombran las prouincias con sus nombres primeros de la lengua indiana: Mexico, Peru, Chile, Cuzco, &" (f. 9 v.). Certains noms hispaniques anciens, toponymes et anthroponymes, pas tous, sont à son avis susceptibles de recevoir une explication au moyen de la langue basque³⁵. Les essais étymologiques de Poça sont toujours peu convaincants, trop souvent saugrenus, mais les données linguistique concrètes qui en constituent le fondement sont rarement fautifs. Il avait, à ce qu'il semble, une connaissance assez profonde de trois langues germaniques, et la diversité linguistique des pays méditerranéens lui était familière. En fait, c'est justement

(32) Jorgu Jordan, *Einführung in die Geschichte und methoden der romanischen Sprachwissenschaft*, trad. W. Balmer, Berlin, 1962, p. 6. C'est sans doute Poça que nous retrouvons, déguisé en "A. de Piza", dans G. Mounin, *Histoire de la linguistique des origines au XX^e siècle*, Paris, 1967, p. 122. L'honneur d'avoir comparé le syriaque et le basque que Mounin lui a décerné semble assez douteux.

(33) Imprimée aussi à Bilbao. Cf. A. Odriozola, *RIEB* 25 (1934), 1-39.

(34) On n'en connaît que le résumé commenté par F. Elías de Tejada, *El señorío de Vizcaya*, Madrid, 1963, p. 88 ss. On comprend donc que V. Beltrán de Heredia, *Cartulario de la Universidad de Salamanca II*, Salamanque, 1970, p. 258 s., le dernier en date parmi ceux qui se sont occupés de Poça, n'en sache rien. Ce qui est plus étonnant, c'est qu'il semble ignorer l'oeuvre linguistique du biscayen.

(35) "Principio cum seculis retro octodecim Carthaginenses, inde Romani, mox Gorthi & Mauri uniuersam penè Hispaniam continuatim occupauerint, credo me fidem facturum si ostendero prisca in antiquioribus omnibus Cantabracae linguae vestigia. Nempè nomina regum, montium, urbium, arcium, populorum suas adhuc... ad nostram usque aetatem in vulgari Cantabrico retinent etymos. Excipio hic septem illos Babilonicae temeritatis Hispaniae reges proximos, & quas isti suo seculo duxerunt colonias; horum enim vocabula sunt Hebrea. Credo Hebraismum, quia humano generi maternum, conseruatum ab omnibus illis populis qui Babilonicae turri non interfuerunt, atque adeo inde comparatum quod maxima gentium ac prouinciarum pars Hebraicam adhuc (ut praecupati) representent significationem" (f. 59 r. v.).

l'hébreu, pour ne rien dire de l'araméen, qui se trouve parmi les langues dont il ne savait que très peu de choses. Quoi qu'il en soit, s'il n'a apporté en fait d'idées qu'une fort maigre contribution à l'éclosion de la pensée comparatiste, il en a préparé les voies, ne fût-ce que dans une mesure très modeste, dans la phase préalable d'accumulation de connaissances.

9. Si nous nous sommes arrêté à l'oeuvre de Poça, c'est parce qu'il a été le seul auteur basque qui, déjà au XVI^e siècle, ait reconnu la préséance due aux faits de langue lorsqu'il s'agit de clarifier des questions qui sont en dernier ressort d'ordre linguistique. Les recherches se sont poursuivies (Oihenart, Moret) pendant le siècle suivant, tout en cherchant l'explication basque de mots romans d'origine obscure: il s'agit toujours, soit dit en passant, de mots espagnols, ce qui est curieux étant donné que Oihenart connaissait bien le gascon³⁶. Au XVIII^e, ces études, appuyées aussi bien sur le lexique que sur l'onomastique, avaient atteint une certaine ampleur, même si la rigueur en était toujours absente. Hervás y a apporté la richesse d'une pensée plus nuancée et de connaissances à l'échelle mondiale: au surplus, il a formulé dans des termes très précis, ce qu'on oublie souvent, le théorie du substrat.

C'est dire, en revenant à Humboldt, que la *Prüfung* n'excelle aucunement par l'originalité des idées qu'on y trouve exposées. Son succès est dû en bonne mesure à des raisons tout à fait extrinsèques; le prestige de l'auteur, qui n'était pas enfermé comme celui d'Astarloa dans son pays natal; le fait qu'il a écrit en allemand, qui allait devenir pour longtemps la langue de la linguistique générale et, avant tout, de la linguistique comparée naissante. L'atmosphère comparatiste, destinée à prendre une tournure de plus en plus historiciste, lui était aussi opportune.

Il y avait aussi des raisons internes, qu'il serait injuste de taire. Humboldt connaissait beaucoup mieux que ces prédécesseurs les sources classiques, notamment les grecques, qu'il consultait dans les éditions les plus récentes et les plus sûres. Le lecteur ne perd jamais de vue les grandes lignes de la thèse, dépouillée des digressions si chères aux écrivains basques. Elle se déroule aisée et souple, étayée par les arguments les plus efficaces. Les noms propres qui sont à la base de son raisonnement sont groupés avec soin, et les critères formels dont il se sert d'une façon explicite³⁷ mettent en relief la force de l'exposé. C'était, en dernière analyse, un homme génial, habitué aux plus amples horizons, en face de gens, intelligents certes, mais qui pour la plupart, obsédés par la passion polémique, sentaient trop leur terroir.

10. On connaît le sort de cette théorie, qui a fait long feu. Galvanisée, si l'on peut dire, par *Die iberische Deklination de Schuchardt* (1907), elle a été dès lors ramenée à

(36) C'est tout aussi étrange que Oihenart, l'auteur de la *Déclaration historique de l'injuste usurpation et retention de la Navarre par les Espagnols*, Paris 1625, n'ait jamais songé à soutenir que la langue basque, ainsi qu'il appert à l'heure actuelle, était aussi ancienne en France qu'en Espagne. Il croyait, au contraire, que les basques ne s'y sont établis qu'assez tard, après la déchéance de l'organisation impériale romaine. Il a été suivi sur ce point par Humboldt.

(37) Il montre par exemple que certains groupes de sons, fréquents dans telle langue, sont rares ou inconnus dans telle autre. Il savait aussi que certains groupes, inexistants à date ancienne, deviennent possibles: ils s'avèrent, partant, récents.

des termes plus justes. Le temps oppose une barrière, souple mais ferme, à nos essais de pénétrer dans un passé trop lointain. La question des rapports de la langue des inscriptions stricto sensu ibériques avec le basque reste ouverte. Mais il faudrait s'y attaquer avec l'attention qu'elle mérite et avec tous les moyens dont on dispose aujourd'hui.

Humboldt s'est laissé prendre au piège des ressemblances qui ne sont pas des homologies: ceci était d'autant plus facile qu'il a exploré comme pionnier le domaine de l'onomastique où les mirages sont plus fréquents que les oasis. Le vieux aphorisme *qui nimis probat, nihil probat* a été trop souvent oublié: faut-il rappeler les noms, si différents d'ailleurs l'un de l'autre, de Trombetti et de M. Swadesh? Une méthode qui, en linguistique comparée, est assez puissante pour démontrer n'importe quoi, n'arrive au bout du compte à démontrer rien qui vaille.

Humboldt, qui devançait ses contemporains par l'ampleur de ses conceptions en linguistique générale était plutôt en retard sur son siècle quant à la considération historique de l'évolution des langues: il est loin de Rask, de Bopp ou de J. Grimm. Il suffira d'en montrer un échantillon basque. Humboldt, fourvoyé peut-être par les préjugés de ses guides locaux, n'a pas su reconnaître l'empreinte évidente du latin et des langues romanes dans le lexique basque; elle n'est pas bornée, tant s'en faut, au domaine du lexique. Bien au contraire, il s'est acharné à poursuivre un fantôme inconsistent: les ressemblances avec le grec³⁸.

11. Pour nous, basques, Humboldt a représenté le premier contact réel de la tradition linguistique locale, qui avait alors atteint un haut sommet, avec la tradition scientifique occidentale: le deuxième, dont la continuité semble assurée, ne se produira qu'avec Hugo Schuchardt, cent ans après³⁹. La brèche d'un isolement qui s'effritait déjà pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle, s'est ouverte au moment où un puissant mouvement d'idées, né et développé surtout en Allemagne, mêlait ses remous aux renversements socio-politiques qui avaient déjà frappé de mort l'Ancien Régime européen. Humboldt aurait dû être pour nous ce que Schiller était pour Dostoïevski: l'exemple le plus pur, le plus beau, d'un humaniste —périmé peut-être, mais combien attachant—, qui, sans acception de personne ou de peuple, sans méconnaître l'importance des forces matérielles qui déterminent l'histoire, aspirait néanmoins à embrasser le genre humain tout entier, afin de le comprendre, dans une image unique.

Pour Humboldt, l'expérience basque, loin d'être inutile, a été le modèle même de ce que devait être une enquête linguistique. C'est lui-même qui l'a dit: "Dieser ersten Erfahrung in diesem Theile der Sprachkunde folgte ich in den übrigen" (GS VI, 1, 139).

(38) Ce n'est pas dire qu'il n'arrive pas, à l'occasion, à exprimer des vues très correctes sur l'origine de certains mots. À propos de l'esp. *merino*, il est d'avis que le mot remonte en dernier ressort au lat. *maior*, et il rejette l'opinion attribuée à Sarmiento, selon laquelle *merino* serait une variante de *marino*, du fait que cette variété de brebis aurait été introduite en Espagne en provenance de l'Angleterre.

(39) Le prince L.-L. Bonaparte, dont l'oeuvre basque est d'une importance exceptionnelle, n'était au fond qu'un amateur: on ne peut rien ajouter au commentaire de Schuchardt, *RIEB* 3 (1909), 133-139. Julien Vinson, farouchement hostile à l'enseignement néo-grammairien comme la plupart de ceux qui écrivaient dans la *Revue de linguistique et de philologie comparée*, était, quoique initié à la linguistique, une sorte d'anachronisme vivant.

Referencés

- Farinelli, A., 1924, *Guillaume de Humboldt et l'Espagne*, Torino.
- Garate, J., 1933, *G. Humboldt. Estudio de sus trabajos sobre Vasconia*, Bilbao.
- , 1935, *La época de Astarloa y Moguel*, Bilbao.
- , (ed.), 1936, J. A. Moguel. *La historia y geografía de España ilustradas por el idioma vascuence*. Bermeo (et *Euskera* 16-17, 1935-36).
- , 1946, *El viaje español de G. Humboldt*, Buenos Aires.
- Schuchardt, H., 1968, *Primitiae linguae Vasconum*², éd. A. Tovar, Tübingen.